

ballots prêts à être chargés. Ils saisirent armes et munitions, et doucement s'en furent à l'aventure.

XIII

A L'AVENTURE

Au bout d'une heure de marche, ils atteignirent le bois que von Ruff avait remarqué pendant qu'il attendait la visite de Calao ; Henri pria ses compagnons de s'arrêter.

— Avant toutes choses, dit Paul, reconnaissons une autorité. Henri, soyez notre commandant, vous en avez le sangfroid et l'énergie.

— Je ne veux point de commandement, mais je puis demander que l'on écoute mes avis. Nous ne sommes pas encore hors des griffes du tigre, et Catherine est encore entièrement en son pouvoir. Nous ne sommes pas en nombre pour l'attaquer efficacement, nous ne pouvons que surprendre. Un instant d'oubli, de panique, de carnage de la part des bandits sera celui que nous choisirons pour nous approcher de notre chérie. C'est donc pendant le trajet que feront les négriers que nous les attaquerons. Nous ne pouvons nous éloigner, il nous faut les suivre.

— C'est juste, fit von Ruff, mais je crois devoir vous faire remarquer que les haleines fétides des êtres dégradés que nous fuyons, peuvent arriver encore jusqu'à nous.

— Oui, fit Criquet, nous ferons bien d'agrandir l'espace qui nous en sépare.

— Je ne crois pas la chose absolument indispensable, dit Paul. Calao se sait en sûreté ici, donc il se garde peu ou point, donc encore il n'a pas de sentinelles avancées.

— A moins que dans les villages circonvoisins, remarqua Henri ; mais, armés, nous ne les craignons pas.

— Je voulais ajouter, continua-t-il, que Calao ne nous fera poursuivre que mollement, et voici pourquoi : nous ne sommes point, pour lui, marchandises ni lucre ; il nous faisait tuer à son profit, c'est-à-dire pour se débarrasser de nous, tout en donnant des exemples. Nous partis, il ne nous regrettera pas, il ne perdra pas son temps en

recherches, d'autant plus qu'il se croit assuré de notre mort immédiate ou tout au moins prochaine.

— Vous êtes dans le vrai, Henri, fit Paul; cependant nous ne sommes pas dans la possibilité de suivre le brigand. Quel chemin prendra-t-il? comment le saurons-nous?

— Nous sommes encore dans le cercle que ses pirates exploreront à notre recherche, il faut encore nous éloigner.

— Mais le chemin que suivra Catherine?

— Il faudra le trouver.

— Comment?

— Éloignons-nous encore; nous réfléchirons en marchant.

— Sir Herboricus, demanda Criquet, je fais appel à vos brillantes lumières, c'est à vous de nous tirer d'embarras.

— A moi? je ne suis point un homme de guerre; c'est à vous, la rusé et l'agilité, de nous tirer de ce mauvais pas.

— Vous croyez?

— Oh! permettez que je vous manifeste toute l'étendue de mon admiration. Je regardais cet infâme, apprêtant ses instruments de supplice; je vous plaignais tout en cherchant, dans ma mémoire, si aucun voyageur n'avait relaté cette torture, quand tout-à-coup un éclair passe; de vos pieds, de vos mains vous veniez de faire un miracle.

— Toutes vos louanges, sir Herboricus, ne me feront point ouvrir le bec, à moins que ce ne soit pour vous demander où est la mer.

— La mer, laquelle?

— Pas la vôtre, m, e, r, mer.

— Mais elle nous entoure, depuis le Nord jusqu'au Sud.

— L'Océan Indien!

— L'Océan Indien? mais attendez que je voie le soleil; Quilao n'est pas très éloigné de nous, nous sommes donc vers le neuvième degré de latitude; le soleil s'est levé là, donc l'Océan est là.

— Donc, ce n'est pas de ce côté qu'est notre chemin. Où est le lac Nyassa?

— Vous dites?

— Le lac Nyassa.

— Ce lac m'est inconnu.

— Qu'avez-vous donc appris dans votre existence d'étudiant? toutes choses inutiles.

— Sachez, monsieur, que nous sommes dans un pays inconnu.

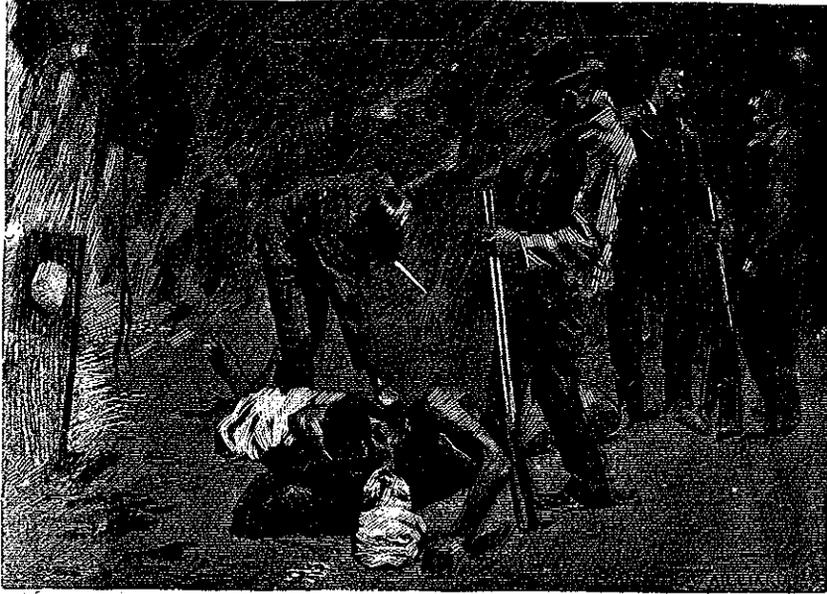
- Il est au sud, a dit le marchand d'ivoire, donc...
- Là, dans la direction de mon bras.
- Donc, le chemin par où le négrier conduira Catherine est là, fit Henri qui s'écoutait.
- Ah ! fit Criquet.
- Évidemment. Le brigand ne retournera pas sur ses pas vers la mer, il n'ira pas vers le Nord ; il eût préférablement débarqué plus haut que Quilao et eût diminué sa route sur terre. Il n'ira pas au Sud, vers le Nyassa, car il a parlé de la proximité de ce lac, et il nous a dit qu'il allait vers la Louanoula, et qu'en route il se chargerait de butin.
- C'est ce qu'il fallait démontrer.
- Un moyen serait efficace, je crois, dit Paul. Décrivons un arc de cercle autour du rocher, et nous rencontrerons la trace que nous cherchons.
- Nous pourrions encore choisir un observatoire d'où nous inspecterions la plaine et le rocher. Eloignons-nous encore et inspérons-nous des circonstances.
- Seigneur Herboricus von Ruffus, veuillez faire appel à toutes vos connaissances et nous aviser des plantes comestibles que vous rencontrerez, dit Criquet assez brièvement.
- Moi ! sir d'Espiegle, je vous ferai observer...
- Ce que je n'observerai pas. Il faut manger avant toutes choses.
- Ma dignité ne me...
- Votre dignité était en bel état il y a quelques jours. Laissez donc ces manières de cabinet aux gens qui n'ont jamais ni vu ni appris que par oui-dire ; vous êtes, vous, un vrai voyageur, mettez bas toutes les fadaises du citadin, qui a toujours peur qu'on le prenne pour un domestique.
- Il y a du vrai dans ce que vous dites, sir d'Espiegle ; j'y réfléchirai et vous ferai part de mes déductions et conclusions.
- Je les écouterai si elles sont accompagnées de quelques fins morceaux de venaison et de quelques fruits ; figurez-vous bien qu'à ma table on ne mange pas de fleurs de rhétorique, et que je ne souffre pas les pique-assiettes.
- Oh !
- Voyageur ! c'est un état qui résume tous les métiers.
- Pourvu que Mondolificus ne puisse me voir préparant mon potage, je me...

— Messieurs, dit Henri, quoi qu'il arrive, nous ne tirerons un coup de fusil qu'à la toute dernière extrémité.

— L'ordre est sage, remarqua Paul, un coup de feu trahirait notre présence.

Les voyageurs avaient marché avec une grande circonspection. Ils étaient encore sous bois quand le soleil se montra.

— A combien de kilomètres estimez-vous le chemin parcouru ? demanda Henri à Paul.



ASSEZ FIT PAUL, EN POUSSANT LE NÈGRE DU PIED. (p. 93.)

— Plusieurs lieues, mais pas plus de vingt.

— C'est mon estimation. Pour nous trouver, Calao devrait faire faire au moins dix heures de marche à ses hommes et à ses bêtes. C'est plus qu'il ne peut, c'est-à-dire qu'il ne croit pouvoir faire.

— Nous lui avons tué cinq de ses soldats ; vous figurez-vous que cette perte ne lui soit pas sensible ? de plus, nous lui avons fait perdre un noir.

— Il nous a annoncé son départ pour ce soir ; il n'avait alors aucune raison de nous tromper.

— Monsieur Henri, demanda Criquet, voulez-vous me permettre l'éclosion d'une idée ?

— Naturellement, mon ami.

— Je vois d'ici une plaine. Elle me paraît s'étendre au loin et entourer le bosquet qui nous abrite ; de là, je crois, nous verrions le Calao et la direction qu'il prendra.

Henri regarda un instant et dit :

— Oui, l'un de nous va marcher rapidement en avant, jusqu'à ce qu'il puisse se rendre compte du point d'observation.

Criquet, sans en écouter davantage, s'élança et en une minute il fut loin.

Il ne tarda pas à revenir ; et voici ce qu'il raconta :

— Du point où j'étais, on voit d'abord ce bois, qui peut avoir une dizaine de kilomètres d'étendue ; sur la droite, et en avant du bois, se trouve, non loin d'ici, une nappe blanchâtre qui m'a paru être un marais ; à gauche, la plaine contourne et laisse apercevoir un rocher que je crois bien avoir reconnu pour celui qui fut un instant notre hôtel. Donc, nous nous trouvons probablement dans l'angle que formera la route du Calao avec le marais. Si nous restons à la lisière du bois, nous verrons passer les pirates.

— Nous serions bien près de cette route, d'après vous.

— Trop près.

— Quelle distance ?

— Moins d'une lieue assurément.

— Inclînons immédiatement vers le marais.

— Tenons le bois, fit Paul.

Les voyageurs suivirent l'ordre de Henri et s'approchèrent du marais. Bientôt le terrain devint fangeux. Ils s'arrêtèrent.

Chacun, à tour de rôle, se mit en sentinelle et en exploration.

Le nègre cueillait des fruits, il suivait tout spécialement Criquet. Ils allaient sous les branches à la recherche de comestibles. Criquet, depuis un instant, regardait un arbre à la cime duquel il avait vu des mouvements.

— Oh ! dit-il, mon déjeuner ! Une nichée d'écureuils d'Afrique, gros comme des chats.

Il ramassa des pierres et, après qu'il eût fait signe au noir, la chasse commença. Elle fut fructueuse : trois katchéchés pendaient sur le dos du chasseur à sa rentrée au camp.

— Le tout, dit-il en les déposant à terre, n'est pas de les avoir tués, il faut les faire cuire.

— Et la fumée de votre feu attirera nos bandits, remarqua Paul.

— Voilà où von Ruff nous montrera ses hautes connaissances.

Sir Herboricus, veuillez, je vous prie, me cuisiner ces trois animaux, sans qu'une indiscrete fumée dénonce vos travaux.

— Ceci est un problème de physique et non de la cuisine, sir Albéric. Je me mets à l'œuvre et je trouverai, je l'espère, la solution désirée. Si j'étais dans mon cabinet de physique, j'emploierais la flamme de l'hydrogène, qui brûle sans fumée. Il y a là de l'eau, si j'avais du zinc, j'arriverais à confectionner un appareil, qui, quoique très primitif, me donnerait un résultat applicable.... Mais rien ! C'est donc une création que l'on me demande. Si j'avais les miroirs d'Archimède, j'en ferais bon usage, mais rien, toujours rien, c'est trop peu d'éléments.

— Notez, sir Herboricus, que je n'exige pas que vous ne fassiez point de fumée, mais simplement que cette fumée ne nous soit pas une cause de désagréments.

— Oh, ainsi ! Je me pose la proposition : faire un feu dont la fumée ne puisse être aperçue.

— Par des hommes à notre poursuite, ajouta Paul.

— Par des piétons ou des cavaliers, donc. Reprenons la question en ses détails. Généralement on voit la fumée, pourquoi ? parce qu'elle est un composé de gaz et de matières formant nuage ; ce nuage devient imperceptible lorsque ses molécules se sont combinées avec celles de l'air atmosphérique. Donc, pour que l'on ne puisse voir ma fumée, il faut la diviser à l'infini. Quels sont les moyens à employer ? 1° : un combustible dont l'état de dessiccation soit à peu près complet ; 2° : faire que les molécules de fumée soient dispersées le plus rapidement possible, qu'elles soient mécaniquement écartées de leurs congénères ; il faut donc les broyer, les cribler, les tamiser dans un large espace. Le bois sec peut se trouver dans cette forêt. Le tamis ? le tamis ?

— Remarquez, fit Henri que ce problème intéressait, que le tamis que vous demandez doit avoir une superficie énorme.

— Je l'ai, s'écria von Ruff, là, cet arbre mort, dont la cime donne vie à ce réseau inextricable de plantes parasites, cette vaste calotte de lianes, n'est-elle pas un immense tamis ?

— En effet, observa Criquet, votre poêle, placé à l'étage supérieur de la maison, sera en outre activé par un fort courant d'air. De plus, jamais nos pourchasseurs ne penseront à regarder au-dessus des arbres pour nous y trouver cuisinant.

— Le problème est donc résolu, conclut von Ruff.

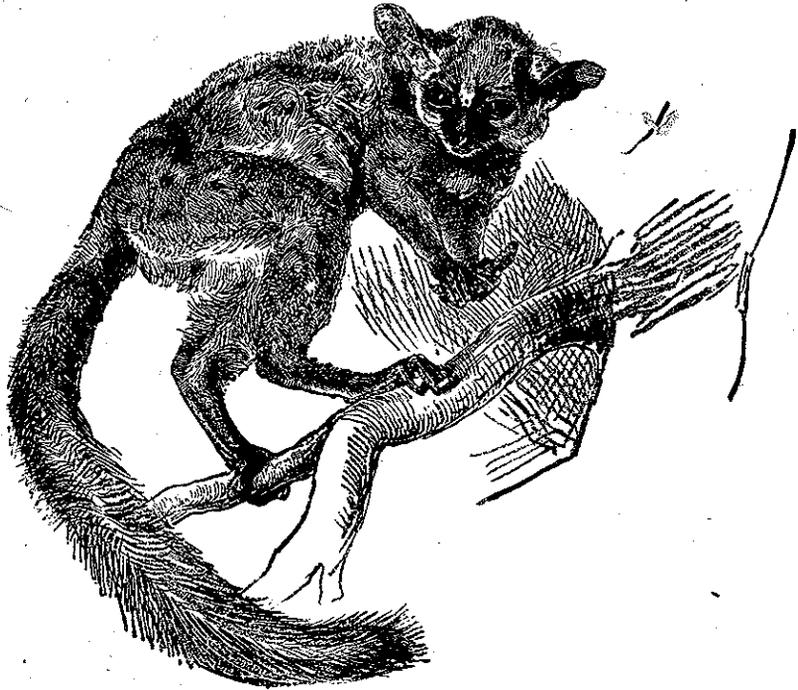
— En théorie, oui ; il faut la démonstration matérielle pour me

convaincre, et je doute que vous puissiez monter à votre cuisine, brevetée avec garantie de mon gouvernement.

von Ruff ne fit qu'un bond ; il était sous l'arbre ; il voulut grimper, il ne put y parvenir.

Henri et Paul riaient, Criquet se tordait.

von Ruff eut un regard indéfinissable, ce défi le surprenait, son amour-propre était blessé. Il réfléchit pendant un instant, puis, sans dire un seul mot, il se mit à marcher les yeux fixés à terre.



ÉCUREUIL D'AFRIQUE. (p. 98.)

Il ramassa deçà et delà brindilles, mousse sèche et deux cailloux de silex qu'il enfouit dans ses poches et sous son gilet, partout où il croyait pouvoir placer sa provision. Il recueillit en outre plusieurs pierres plates qu'il transporta au pied de l'arbre.

Ces préliminaires achevés, il mesura l'arbre une dernière fois du regard et constata qu'il lui était impossible d'y grimper.

Il désenchevêtra une longue liane qui pendait de l'arbre future cuisine, y attacha deux des plus grandes pierres plates, puis alla à la recherche d'une autre liane propre à ses fins. Il la trouva, s'assura

de sa solidité d'attache et de résistance à l'effort. Alors le savant se fit gymnaste ou collégien. Il improvisa une escarpolette et se fit balancer de long en large tant et si fort qu'enfin il accrocha de ses longues jambes une des branches de son arbre.

Cela fait, il choisit un croisement de maîtresses branches assez éloignées pour y pouvoir construire une aire. Il hissa ses pierres, les établit en âtre, retira ses provisions de combustible de dessous ses vêtements et prépara son foyer.

Il battit son briquet, embrasa sa mousse sèche à l'aide de laquelle il alluma son feu, avec mille précautions il ajouta branchette par branchette, posa ses écureuils devant le feu, sur les pierres, les tourna et retourna et finit par les amener au point voulu de cuisson.

Le problème était résolu, car la fumée était imperceptible et le feu pouvait être alimenté par plus d'un stère de bois mort que contenait la cime de l'arbre.

XIV

CRIQUET FÉTICHE

La journée se passa sans incident notable.

von Ruff éprouvait bien, de temps en temps, quelques vellétés d'homme du monde. Mais c'était peu de chose. Ce qui l'inquiétait c'était sa chaussure. Bientôt il allait être obligé de marcher pieds nus comme un véritable nègre. Cela le défrisait. Il fit un effort, il devint son cordonnier ou plutôt son sabotier. Aidé de tous, armé de leurs couteaux, il fabriqua des semelles de bois pour ses malheureuses bottines vieilles et les rendit à peu près propres à la marche.

Une discussion scientifique s'était élevée entre von Ruff et Paul au sujet de la forêt vierge.

von Ruff admirait tout, par habitude. Paul soutenait que les vignettes, gravures, peintures qu'il avait vues dans les livres, n'étaient pas l'exacte vérité, mais le résultat d'un travail de combinaisons.

— Ce que l'on nous présente, disait-il, en un carré de quelques centimètres, est dans la réalité une étendue de plusieurs kilomètres. Ici, là et là, voilà quelques maigres arbustes, quelques arbres rachitiques